

A MES CAMARADES DÉPORTÉS

Lorsque, dans ton foyer, tu seras de retour,
Et qu'après quelques mois, ta vie reprenant cours,
Tu seras absorbé par tes occupations,
Il te faudra pourtant, sans ostentation,
Redire maintes fois, dans ton entourage
Ce que tu as souffert, longtemps, avec courage ;
Dire au monde avec force, et que nul n'y réplique,
La folle ignominie du tyran Germanique ;
Etaler les horreurs, en décrire la gamme,
Que l'on t'aura fait voir au camp de Neuengamme...
Ces heures d'alerte, si joyeuses au cœur,
Mais si douloureuses avec leurs matraqueurs ;
Ces journées de labeur où tu portais la brique,
Allure accélérée, cadencée par... la trique... !
Ces stations... sous la pluie... et des heures entières...
Ces gamelles infectes, avalées sans cuillères,
Et puis, surtout, dis bien, à tous leur joie sadique,
De nous avoir offert... des pendus... en musique... ;
Et, comme apothéose, digne vision d'enfer,
Soixante seize heures en leur chemin de fer... !
Quand tu auras fini, que l'on fasse silence.
Que l'on pense à ces Morts, de tous nos coins de France
Dont ils ont pris la vie, pour la seule joie de prendre,
Et que notre Devoir, à nous, est de défendre.
Car tu en trouveras qui te diront : "Peut-être".
Et c'est à ce moment qu'ils nous faudra, Nous, être
Nous, tous unis, et que rien n'y résiste,
Et c'est surtout ici, vois-tu bien, que j'insiste.
Si nous ne voulons pas que nos enfants en meurent,
Faisons notre devoir, ami, quand il est l'heure.
Groupons-nous, sans parti, et nous devons le faire :
Gauche, droite, centre, ne soyons pas sectaires ;
Qu'au simple appel d'un seul nous nous dressions légion
Pour défendre, avec Foi, comme une Religion,
Cette Cause, qu'un jour, où rien ne nous forçait,
Nous avons faite "Nôtre", car nous étions Français.

LOUIS COSTE

Neuengamme – Juin 1944